

ORLY CASTEL-BLOOM

Le roman égyptien

roman traduit de l'hébreu
par Rosie Pinhas-Delpuech

ACTES SUD

à la mémoire de Fabiana Hefetz (1958-2011)

MARIAGE À KARKOUR

Il a dit qu'il viendrait en tracteur à travers champs, se répéta Viviane tout en se recoiffant devant la glace des toilettes de la banque. Elle n'était pas contente. Ses cheveux ne tenaient pas. Et c'était le jour de son mariage. Bon, elle n'avait pas de robe de mariée et tout se passerait en vitesse dans la maison du rabbin de Karkour, mais c'était un mariage ! On brise un verre, on échange des serments. Désormais, elle ne serait plus différente des autres expulsées du noyau égyptien. Certaines étaient déjà enceintes, d'autres avaient des enfants qui trottaient. Elle ne serait plus à leur traîne ! Et de ses sœurs non plus ! Toutes les deux s'étaient mariées dans la belle synagogue Sha'arei Shamayim (Les Portes du Ciel) du Caire. Quelle tristesse de n'avoir pas pu aller à leur mariage. À l'époque, elle était déjà en Israël, au kibboutz.

Viviane avait vingt-six ans, elle était en retard sur toutes les autres, c'était désolant.

Charlie, le benjamin de cinq frères nés l'un après l'autre dans la première moitié du siècle dernier en Égypte, était le fils de Flore et David Castil, il était né après trois filles mortes l'une après l'autre parce qu'à l'époque, il n'y avait pas de médicaments qui leur conviennent. L'une avait été emportée par le typhus

à l'âge de sept ans, la deuxième par la variole à l'âge de dix ans et la troisième par une péritonite à l'âge de onze ans. Leur mère, Flore, était morte de chagrin à l'âge de cinquante ans. Elle était enterrée au Caire et non à Gaza comme le croyait Viviane au début.

La mère de Viviane aussi s'appelait Flore, mais la famille vivait depuis des siècles en Égypte, depuis trop de siècles, peut-être des milliers d'années, car d'après ce que Flore avait raconté à Viviane, il semblerait qu'ils appartenaient à ce fameux clan, à cette unique famille dont il n'est pas question dans l'histoire d'Israël, ces gens qui désobéirent à Moïse, refusèrent de quitter l'Égypte durant la grande sortie, et y restèrent comme esclaves. Il fallut des siècles pour qu'ils soient affranchis et deviennent des chasseurs sauvages, et quand les juifs arrivèrent en Égypte après l'expulsion d'Espagne, ces gens s'empressèrent de se rapprocher d'eux, car d'une certaine manière obscure et mystique, ils sentirent l'antique proximité.

Charlie était un jeune homme maigre et silencieux, retiré dans son monde intérieur. Il ne s'était pas remis de la mort de ses trois sœurs, ni surtout de l'influence de cette mort sur sa mère, qui garda Charlie tout contre elle jusqu'à son dernier jour, Charlie le fils de ses vieux jours, son huitième enfant.

Viviane décela la présence du passé à l'intérieur de Charlie, d'après son silence, la fréquence à laquelle il clignait des yeux et l'énorme quantité de cigarettes qu'il fumait. Elle croyait qu'à cause de cette blessure et en tant que chef de famille, Charlie se contenterait du dévouement à un seul foyer, qu'il aspirerait à des revenus fixes destinés à une seule maison, qu'il ne pousserait pas des cris comme les deux frères de Viviane – qui résonnaient si fort dans tout Héliopolis,

au Caire, quand elle était enfant et qu'avec ses deux sœurs, Cécile et Solange, elles avaient honte de sortir dans la rue.

Viviane espérait aussi qu'il n'y aurait ni coups ni infidélités. Supposons qu'il la batte et qu'elle l'accepte, une vengeance cuisante n'était toutefois pas à exclure. Mais qu'il la trompe ? Qu'elle ait des associées qui sachent qu'elle était trompée ? Et la honte qu'elle aurait à subir ? Ça, elle ne le supporterait pas.

Elle n'oublierait jamais la scène que sa mère Flore avait faite à son père le jour où elle avait découvert le pot aux roses, le salaire de son mari divisé en deux parts égales. Viviane avait beau se garder d'évoquer ce que son père avait fait durant vingt ans au vu et au su de tous, la chose se savait. À elle, rien de tel ni même d'approchant n'arriverait. Jour et nuit, elle garderait les yeux grands ouverts. Une infidélité ou deux, bon, passe encore, mais quinze ans, vingt ans, et des enfants de surcroît ? Tous ses radars étaient dirigés vers le pays d'exil dont elle parlait avec ses sœurs au café Ritz, et ensemble, elles se demandaient comment Flore n'avait rien remarqué et, après une analyse poussée, elles en déduisaient qu'elle était trop occupée à choyer son fils aîné.

Mis à part les sœurs mariées de Viviane, le frère de Charlie, Vita, était lui aussi marié, à Adèle qui n'aimait pas le jaune de l'œuf dur et racontait à tous ceux du noyau égyptien du kibboutz qu'elle était à moitié ashkénaze. Dans la salle à manger commune, on lui donnait deux œufs parce qu'on savait qu'elle ne mangeait que le blanc. Elle donnait les jaunes à son mari, futur beau-frère de Viviane qui n'avait jamais compris le rapport entre les jaunes d'œuf et la demi-ashkénazité d'Adèle. Mais Adèle associait

toujours ces deux faits et toujours dans la salle à manger du kibboutz.

*

Il fallait qu'elle soit à six heures chez le rabbin. Il était d'origine iranienne mais le rituel ne serait pas persan, il serait transcommunautaire. Peu importaient à Viviane les mélodies, l'essentiel étant d'en finir vite et d'être mariée comme les autres. Charlie aussi lui avait dit que peu lui importaient les mélodies. Il emporterait avec lui quelques billets qu'il donnerait au rabbin en cachette pour qu'il fasse son travail et les laisse partir sans leur prendre la tête. Charlie était trop antireligieux à son goût. Et trop communiste aussi. Il y baignait jusqu'au cou, Hashomer Hatzair par-ci, Hashomer Hatzair par-là, il n'y en avait que pour le mouvement de jeunesse socialiste ouvrier.

Viviane calcula qu'elle devait quitter Tel Aviv au plus tard à trois heures de l'après-midi. Elle se maquillerait à Karkour, devant le miroir de la salle de bains du rabbin. Elle mettrait tout son maquillage dans son sac. Ce n'était pas beaucoup. Qui la photographierait ? Sûrement pas elle-même.

Elle retourna à sa place à la banque et dit à son supérieur :

— Monsieur Conforti, il faut que je parte tôt ce soir.

C'était un nom bulgare.

— Pourquoi ? demanda M. Conforti.

— J'ai un mariage.

— Un jour ou l'autre, on a tous un mariage, alors il faut partir plus tôt ? La journée est finie ? dit Conforti.

— Non. C'est moi qui me marie.

Elle avait été timide toute sa vie, mais une flamme éternelle brûlait en elle.

— Toi ? s'étonna Conforti. Aujourd'hui ?

— Oui. À Karkour. Il faut que je parte tôt pour être à l'heure. Je prendrai un bus de la ligne Egged.

— C'est quel genre de mariage ?

— Un mariage chez le rabbin. Vite fait. Je serai de retour demain.

— Où est le marié ?

— En service, au kibboutz.

— Et toi, à Tel Aviv ?

— Jusqu'au mariage, dit Viviane en riant, et elle dispersa ses pensées d'un coup de pied pour ne pas avoir à fouiller là où c'était préoccupant. Elle n'avait pas la moindre idée de ce qui se passerait après le mariage. Ils n'en avaient pas parlé. Elle avait des souhaits, mais rien n'était décidé. Viviane avait quitté le kibboutz Ein Shemer en même temps que tout le noyau égyptien, mais Charlie avait voulu achever ses quatre années d'engagement, qui équivalaient à un service militaire. De toute façon, la vie de kibboutz l'enchantait. Surtout les travaux des champs et la cuisine.

Bizarre, se disait Viviane, un homme fier et indépendant qui, il y a à peine deux ou trois ans, défilait avec un tarbouche sur la tête aux côtés de la gauche égyptienne dans les rues du Caire en criant des slogans contre le roi Farouk – lequel ne lui inspirait à elle aucune critique mais des louanges, même si ses gens avaient renvoyé sa famille du jour au lendemain du quartier des notables vers un quartier plus populaire –, un tel homme, à croire qu'il n'avait aucune assise, était brusquement devenu sioniste, amoureux

de la vie au kibboutz, chose insensée aux yeux de Viviane qui toute sa vie avait attendu le moment où elle aurait quelque chose à elle, qu'elle n'aurait pas à partager avec ses sœurs ni les "camarades" du kibboutz.

Ceux du noyau venaient de divers quartiers du Caire, l'Hashomer Hatzair les avait fédérés et sortis d'Égypte pour les envoyer au kibboutz, puis les chasser en les expédiant en autobus à Hadera, comme il sera raconté par la suite. En principe, il avait été dit qu'après le mariage, Charlie rejoindrait son frère Vita et le reste du groupe, qui s'était installé dans la grande ville de Tel Aviv ou dans la toute nouvelle Holon, dont les quartiers étaient en pleine expansion.

— Pars maintenant, lui dit à treize heures son supérieur bulgare, tout entier dévoué à sa cause. Pour que tu aies le temps de te préparer à ton mariage. Pour mettre ta robe de mariée.

— Je n'ai pas de robe de mariée, dit Viviane en riant. Voilà mes vêtements...

Elle se redressa et lui montra dans une sacoche un costume gris blanc très chic et des chaussures à talons dernier cri. Le tout très coquet.

— Bonne chance, dit lentement Conforti, et soudain, comme pour l'alerter, comme pour alerter le monde entier, il s'écria : Je ne comprends pas pourquoi tu ne prends pas un jour de congé !

— Ce n'est pas la peine, dit Viviane en baissant timidement la tête.

— Pars à une heure et quart. À quelle heure as-tu un bus Egged pour Karkour ? D'où est-ce qu'il part ?

— Toutes les deux heures, aux heures paires, au départ de la gare routière.

— Tu as le temps de prendre celui de deux heures, dit le supérieur après avoir consulté sa montre avec inquiétude. À quelle heure est ton mariage ?

— À six heures, chez le rabbin...

— Que vas-tu faire jusqu'à cette heure-là ? dit-il, déçu.

— Ne vous faites pas de souci.

*

Elle sortit à une heure et demie pour avoir le temps de passer chez le coiffeur, qui lui fit une belle coiffure qui tienne jusqu'à Karkour, avec un crédit de deux mois, moitié ce mois-là et moitié le suivant. Viviane était contente parce qu'elle avait des cheveux désespérants. Charlie n'avait pas ce problème et, vu sa génétique et celle de ses frères qu'elle avait en partie rencontrés, elle espérait beaucoup que leurs enfants à naître hériteraient des cheveux de Charlie, surtout si c'étaient des filles, car une fois grandes, elles n'auraient pas à gaspiller leur argent chez le coiffeur. D'une manière générale et alors qu'elle le connaissait à peine, Viviane espérait que les enfants tiendraient de lui. C'est dire combien son frère aîné avait ébranlé sa confiance en elle.

Question beauté, s'ils avaient des filles, il serait bon qu'elles tiennent de la sœur cadette de Viviane, et si c'étaient des garçons, de son frère aîné, grand, beau gosse, qui exigeait de se faire servir au lit sur un plateau, et comme Viviane refusait de s'exécuter, il la rouait de coups la nuit sous prétexte qu'il le faisait en rêve. Un soir sur deux, il se levait dans son sommeil et allait de la chambre qu'il partageait avec son frère à celle des filles, se jetait sur Viviane et la frappait

sauvagement. Ses cris réveillaient la maisonnée. Mais comme tout se passait dans un profond sommeil, il était encore plus difficile d'arracher Viviane à ses coups. Les rêves du frère avaient creusé des blessures profondes dans l'âme de sa sœur.

Comme il faisait particulièrement froid ce jour-là, Viviane avait passé un manteau par-dessus son tailleur. Aussitôt après le mariage, elle avait l'intention de le donner à sa sœur qui s'était installée avec son mari à Jérusalem où il faisait plus frais. Elle n'avait même pas rêvé de l'inviter à son mariage à Karkour. C'était celle de ses sœurs qui était belle, avait un mari moustachu et raisonnable, qui ne se trompait jamais en parlant, étayait ses propos à coups de dictionnaires à portée de main, ou par un regard pénétrant qui faisait peur.

Chez le rabbin, à six heures moins le quart, on ne lui ouvrit pas la porte parce qu'il n'y avait personne. Elle s'assit prudemment sur le muret de pierre devant l'entrée, sortit un petit miroir de son sac et rafraîchit le maquillage gracieusement offert par la coiffeuse. Elle eut le temps de fumer une cigarette. Le rabbin rentra chez lui à six heures moins cinq et la conduisit au salon. Charlie arriva en retard sur son tracteur, entouré de part et d'autre de deux filles que Viviane ne connaissait pas. Il portait une chemise blanche, un pantalon de travail, s'était astiqué et parfumé avec son eau de toilette, une marque luxueuse qu'il avait achetée en France, en route pour la Palestine, ainsi que des recharges qu'il cachait dans un des entrepôts du kibboutz. Il avait un gros trousseau de clés, avec entre autres les clés

de tous les entrepôts, qu'il gardait comme la prunelle de ses yeux. Mais ce jour-là, il était venu sans son énorme trousseau qu'il avait confié, à contre-cœur, à quelqu'un de fiable.

Il vient à son mariage en tracteur à travers champs... se dit Viviane.

D'autres gens vinrent aussi mais par la route ordinaire, et parmi les cinq venus du centre du pays, il y en avait sûrement un qui avait creusé cette même route qu'il empruntait pour aller au mariage de Viviane et de Charlie. Il vint en tout une douzaine d'hommes et de femmes et, pour compléter le quorum nécessaire à la récitation des sept bénédictions, les hommes allèrent harponner des passants dans la rue.

Au cours de la cérémonie, les éclats de rire furent nombreux. Quelqu'un disait un mot et tout le monde riait. Viviane aussi souriait en veillant à ne pas montrer ses dents qui n'avaient pas été bien redressées. Charlie était distrait. Sa tête tournait dans tous les sens comme celle d'un élève qui n'écoute pas la leçon, et même le rabbin lui fit remarquer qu'il perturbait sa propre cérémonie nuptiale et qu'il devait se calmer. Le baiser fut hâtif. Au moment où les gens s'apprêtaient à repartir, Charlie dit à Viviane en français :

— Tu rentres à Tel Aviv avec Vita et Adèle, et je rentre au kibboutz avec Myriam et Paula. J'en ai encore pour deux semaines. Ce serait bête que je fasse tous les jours l'aller-retour. Je viendrai dans deux semaines.

— Bien sûr, répondit Viviane. Ce serait très bête de faire tous les jours l'aller-retour.

Elle avait espéré qu'au moins ce soir-là, il rentrerait avec elle à Tel Aviv, qu'ils sortiraient ensemble, puis

qu'il resterait à dormir et prendrait le premier ou le deuxième bus pour le kibboutz le lendemain matin. Elle ne pourrait pas l'accompagner au deuxième parce qu'elle n'aurait pas prévenu au travail, mais au premier sûrement.